

POINTS OF ENTRY

Bochra Triki : « *Ma queerness, c'est une façon de remettre en question les normes et d'ouvrir de nouvelles possibilités.* »

Bonjour ! Je suis Katie Kheriji-Watts et vous écoutez Points of Entry – une conversation autour de la ré-imagination des organisations culturelles dans un monde en mutation rapide.

Mon invitée d'aujourd'hui est Bochra Triki, qui se décrit comme activiste, curatrice, et artiste — dans cet ordre. Elle est basée à Tunis, sa ville natale, mais son travail artistique et culturel pour faire avancer son militantisme féministe et queer l'a fait voyager autour du monde. Nous avons abordé son vécu de la révolution tunisienne, ce qu'elle ressent en tant que femme nord-africaine non-binaire dans les espaces internationaux, et la façon dont une nouvelle génération d'activistes et d'artistes en Tunisie se mobilise pour la visibilité et la liberté queer.

Cet épisode fait partie d'une série de conversations commandée par On the Move, le réseau d'information qui soutient la mobilité internationale des artistes et des professionnel•le•s de la culture. On the Move vient d'organiser à Tunis, en mai 2023, son [Forum annuel sur la Mobilité Culturelle](#), lequel était axé sur la compréhension de la durabilité environnementale dans les arts du point de vue des personnes travaillant en Afrique et en Asie du Sud-Ouest. Une archive de cet événement, ainsi que la transcription écrite de ma conversation avec Bochra et la traduction de cette transcription en français, sont disponibles gratuitement sur le site on-the-move.org.

C'est parti !

Bochra Triki

Le lieu où nous sommes était en quelque sorte la maison de nos rêves. C'était une résidence artistique, qui accueillait beaucoup de concerts et d'événements. Lorsqu'elle a été mise en location, nous nous sommes dit : « Ok, les étoiles s'alignent, il faut venir vivre ici. »

Katie Kheriji-Watts

Il n'y a que des artistes qui vivent ici ?

Bochra Triki

Oui ! Je vis avec un•e acteur•rice, une monteuse (elle est en fait la monteuse de mon film mais aussi photographe), un•e musicien•ne, un•e organisateur•rice de festival, et moi.

Katie Kheriji-Watts

Ok Bochra, le son est ok, nous allons donc pouvoir commencer notre entretien. C'est un vrai plaisir pour moi d'être ici, d'être à Tunis, avec vous, de vous rencontrer en personne. Merci beaucoup !

Bochra Triki

Merci à vous.

Katie Kheriji-Watts

Je voulais commencer par vous demander quel type de relation vous avez entretenu avec la ville de Tunis pendant votre enfance.

Bochra Triki

La relation que j'avais avec Tunis... C'est évidemment ma ville, j'y ai toujours vécu et je pense que je continuerai à y vivre jusqu'à ce que je ne puisse plus le faire. Je pense que j'ai vraiment commencé à me connecter à la ville et à découvrir des parties qui ne m'étaient pas familières lorsque j'étais adolescente. Je me suis aussi beaucoup rapprochée de mes ami•e•s qui venaient d'autres quartiers de la ville et j'ai très vite commencé à aller au centre-ville, par exemple, à assister à des événements et à me rendre là où il y avait plus d'action ; mon quartier était très calme et résidentiel, alors j'avais envie de voir un peu plus de vie. Donc, oui, ma relation avec la ville est aussi liée à la fête, au plaisir, aux nouvelles rencontres, ce qui m'a amenée à me trouver à travers les autres, en me connectant avec elleux. Je pense que c'est aussi de cette manière que j'ai commencé à connaître des artistes et des gens qui, petit à petit, commençaient à envisager la pratique des arts. Oui, je pense que ma relation à la ville est très liée à celle que j'entretiens avec les arts ici.

Katie Kheriji-Watts

Voulez-vous être une artiste ?

Bochra Triki

C'est quelque chose qui est venu après coup. J'ai commencé à me considérer comme une artiste il y a environ deux ans. Avant cela, je travaillais surtout comme facilitatrice - je mettais tout en place pour que les artistes puissent travailler, ou j'organisais des événements, des festivals. Franchir cette étape n'a vraiment pas été facile, mais je suis très heureuse de l'avoir fait.

Katie Kheriji-Watts

Qu'est-ce qui vous a fait décider que vous étiez une artiste ?

Bochra Triki

Tout a commencé par une invitation. [L'Art Rue \(une organisation artistique tunisienne\)](#) m'a invitée à produire un travail artistique pour la première fois. Je me suis dit : « Ok, alors si une structure pense que je peux le faire ! » C'était ma première installation. Il s'agit d'une installation sonore que j'ai appelée *The Walls Have Your Ears* (Les murs ont vos oreilles). C'était une pièce vide dans laquelle il y avait plusieurs couloirs, et à l'intérieur de chacun, des histoires intimes de désir, des entretiens que j'ai réalisés avec des personnes aux profils très différents. Était évoqué par exemple le désir de faire partie d'une communauté. J'ai interviewé un ami homosexuel qui a passé son adolescence au sein du mouvement salafiste. Il ressentait un besoin fort de faire partie de quelque chose, d'une communauté qui puisse le comprendre. Et, de manière très surprenante, il s'est senti bien compris au sein du mouvement salafiste. Aujourd'hui, il n'en fait plus partie et il vit très ouvertement sa *queerness*, etc., mais il entretient avec cette période de sa vie une relation que j'ai trouvée très intéressante. Les désirs dont nous parlions étaient donc bien différents. Il y avait aussi une personne souffrant de TOC, qui parlait de son désir de ne plus avoir peur, de ne plus vivre avec cette crainte constante, cette chose permanente dans sa tête qui la bloque. C'est donc la première installation que j'ai réalisée et qui a été considérée comme œuvre d'art.

Katie Kheriji-Watts

Pour que tout le monde comprenne, salafiste c'est... ?

Bochra Triki

Le salafisme est un mouvement islamiste, et (disons-le ainsi) le plus strict avec les règles de l'Islam.

Katie Kheriji-Watts

Très conservateur, donc.

Bochra Triki

Super conservateur, oui.

Katie Kheriji-Watts

Comment avez-vous commencé à vous intéresser au thème du désir ?

Bochra Triki

J'ai beaucoup travaillé au sein du mouvement queer et féministe en Tunisie. Je pense qu'il s'agit avant tout de pouvoir vivre son désir en toute liberté et de ne pas craindre d'être emprisonné•e, persécuté•e ou licencié•e de son travail ou expulsé•e de chez soi parce qu'on est queer.

Katie Kheriji-Watts

Pour que les choses soient claires (et que tout le monde comprenne) : en Tunisie, l'homosexualité est considérée comme un crime.

Bochra Triki

Oui, l'homosexualité en Tunisie est condamnée. Elle est passible de trois ans de prison. Ce sont surtout les hommes gays et les femmes transgenres qui sont arrêté•e•s en raison de leur homosexualité ou de leur transidentité. Il faut savoir que pour prouver l'homosexualité des hommes, un test anal est pratiqué ; un véritable acte de torture.

Katie Kheriji-Watts

Puisque nous sommes sur ce... sujet, j'avais une question à vous poser. Dans une interview, vous avez dit qu'avant la révolution, être queer n'était pas un acte politisé en Tunisie. Pourquoi cela ?

Bochra Triki

Parce que c'était très difficile de se politiser avant 2011. Nous vivions dans un état de dictature qui rendait très difficile d'envisager la prise de position politique. Nous n'avions même pas le droit de nous constituer en organisations, par exemple. Juste après la

révolution, des milliers et des milliers d'organisations ont vu le jour parce que ce n'était pas possible avant. Être queer n'était pas un acte politique. Se trouver les un•e•s, les autres, et se trouver soi-même était aussi très difficile. La plupart d'entre nous s'étaient connu•e•s en soirée ou à l'université, etc. Nous restions donc ensemble parce que nous pouvions créer cette bulle de liberté entre nous, que nous n'aurions jamais pu trouver ailleurs.

Katie Kheriji-Watts

Puisque nous parlons de révolution, vous avez dit que janvier 2011 (qui marque plus ou moins le début de la révolution tunisienne et du Printemps arabe) a été un grand tournant pour vous personnellement. Pouvez-vous m'en dire plus ?

Bochra Triki

Oui, ç'a été un tournant décisif dans le sens où, comme je le disais, c'était très difficile avant 2011 parce que même nos espoirs et nos rêves étaient bloqués par quelque chose. Donc, voir ce régime tomber très vite - comme de décembre à janvier, c'était très rapide - nous ne pensions pas que c'était possible. C'était donc un moment de joie, mais aussi un moment de choc. C'était aussi un moment où l'on s'est dit : « Ok, maintenant nous pouvons faire des choses, mais qu'est-ce que nous voulons faire, et comment ? » Nous avons une sorte de responsabilité parce qu'il n'y avait plus l'excuse : « voilà, c'est une dictature, donc rien n'est possible ». D'un jour à l'autre, beaucoup de choses étaient possibles (le meilleur comme le pire), et chacun•e se sentait responsable d'au moins essayer d'apporter quelque chose sur cette immense table. Cette énergie, je ne l'avais jamais vécue auparavant.

Katie Kheriji-Watts

Parce que la dictature en place avant cela a duré des décennies.

Bochra Triki

La dictature a été en place de 1987 à 2011, et je suis née en 1988. C'était donc le seul régime que j'avais connu jusque-là. Et c'était la même chose pour 10 millions de personnes !

Katie Kheriji-Watts

À propos de ces organisations, vous avez été très impliquée dans l'une d'entre elles, Chouf. Pouvez-vous me parler un peu de votre histoire avec Chouf ?

Bochra Triki

Oui ! Chouf a vu le jour en 2013 et a été créé par des ami•e•s à moi. Lorsque le collectif a été créé, l'idée était de parler de sujets féministes et queer à travers l'art. Le premier grand projet de Chouf a été [Chouftouhonna, un festival international d'art féministe](#). Il a débuté en 2015 et un mois avant le festival, l'une des fondatrices de Chouf m'a appelée et m'a demandé si je voulais venir aider à faire cette édition. Et je suis restée. On a donc fait quatre éditions, sûrement les quatre années les plus puissantes de ma vie. J'ai vraiment, vraiment aimé ce projet.

Katie Kheriji-Watts

Qu'est-ce qui l'a rendu si puissant ?

Bochra Triki

C'était puissant parce que nous étions un groupe de femmes féministes et queer et que nous expérimentions beaucoup. Nous avons pu faire venir des centaines d'artistes internationaux•ales, les mettre en contact avec des artistes tunisien•ne•s et organiser ce grand festival dans un quartier très populaire de Tunis. Pour moi, c'était un acte fort que d'être aussi visible à travers l'art. Et je pense que cela nous a beaucoup construit•e•s. C'est en quelque sorte comme avoir un problème dans la matrice. C'est l'impression que j'ai de ce moment, un *bug* dont nous avons besoin.

Nous faisons le festival à El Halfaouine, qui est un quartier très populaire en quelque sorte fermé - on ne peut pas y entrer en voiture. Nous devons donc beaucoup marcher pour nous y rendre. Des centaines de femmes de différentes nationalités et un grand nombre de femmes queer très visibles passaient dans ces petites rues de la Médina, dans un quartier qui n'est pas vraiment habitué aux allées et venues. Chaque jour était donc comme une protestation silencieuse et on voyait le quartier changer avec notre présence parce que les gens allaient prendre des sandwiches, des cafés, etc. et s'asseyaient là. Et, petit à petit, il se tissait un lien ou, du moins, on s'habituaient à la présence de l'autre. Pour moi, ce moment était vraiment, vraiment magnifique. Et c'était aussi très improvisé. Nous n'avions pas prévu de le faire comme ça.

Katie Kheriji-Watts

Je sais qu'à l'époque où vous travailliez pour Chouf et organisiez le Festival féministe international Chouftouhonna (du moins d'après ce que j'ai compris), vous étiez également impliquée dans quelques autres projets en dehors de Tunis, dans la région de Gafsa, dans le centre de la Tunisie. Vous avez travaillé avec une plateforme appelée Siwa, un autre

programme (un autre projet, je suppose) appelé [Under the Sand](#). Qu'avez-vous trouvé de plus surprenant ou de plus intéressant dans le fait de travailler en dehors de la capitale ?

Bochra Triki

À ce moment-là, j'enseignais à Gafsa, une ville du sud de la Tunisie. La ville est connue à cause du phosphate et des grèves des personnes qui y travaillent dans des conditions horribles. Iels travaillent comme mineur•e•s, et iels ont tous les problèmes de santé directement liés.

Katie Kheriji-Watts

Qu'enseigniez-vous là-bas ?

Bochra Triki

La littérature française. C'était une autre vie ! J'ai enseigné la littérature française à l'université pendant cinq ans. J'ai décidé d'aller plus loin dans l'activisme et la scène artistique. J'enseigne toujours d'ailleurs, mais d'une autre manière, moins académique.

Katie Kheriji-Watts

Vous étiez donc à Gafsa parce que vous enseigniez la littérature française à l'université.

Bochra Triki

Oui. J'ai été contactée par Siwa et Under the Sand grâce à des contacts dans le domaine de l'art, parce que j'étais déjà sur place. [La résidence de Siwa à Redeyef](#) est un autre projet qui a vraiment changé quelque chose en moi, parce qu'il réunissait des artistes tunisien•e•s, français•e•s et irakien•ne•s à Redeyef. Le projet était centré sur l'Économat – pendant la colonisation, c'était un espace comme un supermarché. Lorsque Siwa est arrivé, il était vide, il n'était pas utilisé. Iels ont donc créé des résidences autour de cet espace. Moi, et nous tous•tes en fait, devons sortir de nos multiples zones de confort de bien des façons. C'était très intense.

Katie Kheriji-Watts

Qu'est-ce qui vous a poussé à sortir de votre zone de confort ?

Bochra Triki

Vous sortez de votre zone de confort parce que vous ressentez la frustration des gens qui vivent là-bas. Le phosphate est l'une des matières les plus précieuses en Tunisie, et il rapporte de l'argent à l'État. Et l'endroit d'où il provient est très précaire. Bien sûr, cela vous met en colère. Et comment transformer cette colère, comment l'utiliser ? Pas seulement à travers l'art, mais aussi dans l'art. Il y a des rappeur•euse•s très talentueux•ses là-bas. Iels écrivent leur propre rap et créent leurs propres sons avec leur téléphone, etc. Mais vous trouverez aussi une culture du théâtre, du théâtre classique, et j'ai été surprise de voir que, dans toute cette frustration et cette colère, l'art était déjà là. Donc, maintenant, iels continuent et c'est magnifique de suivre ce qui se fait.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez dit que le fait de travailler sur ce projet avait changé certaines choses pour vous. Qu'est-ce que cela a changé pour vous ?

Bochra Triki

Je pense qu'il s'agit plutôt de savoir comment naviguer dans des zones très difficiles, tout en restant soi-même d'une manière ou d'une autre. J'ai eu des liens très forts avec certaines personnes là-bas. Et ce que j'ai vraiment, vraiment aimé, c'est qu'à aucun moment je n'ai ressenti le besoin de me changer moi-même.

Katie Kheriji-Watts

Votre *queerness* n'était pas aussi problématique que vous le pensiez dans ce contexte.

Bochra Triki

Oui, ce n'était pas du tout un problème. Je veux dire que je n'ai pas eu besoin de changer, de mentir, d'offrir une autre personnalité ou quoi que ce soit d'autre. C'est la première fois que j'ai réalisé que l'art peut être un outil très puissant pour établir un lien entre des personnes même si elles semblent venir de dimensions ou d'univers très opposés. Et, oui, lorsque vous mettez un projet artistique au milieu d'elleux tout en laissant chacun•e totalement libre dans sa pratique ou dans ses besoins ou ses désirs, c'est un outil très puissant.

Katie Kheriji-Watts

Je suis curieuse de savoir comment cela va s'articuler avec ma prochaine question... Vous avez été co-curatrice d'un festival appelé [Tashweesh](#) avec une artiste libanaise que j'admire

beaucoup, qui s'appelle Tania El Khoury. Ce festival s'est déroulé entre Tunis, Bruxelles, et Vienne. Qu'avez-vous appris en collaborant avec elle sur ce projet ?

Bochra Triki

Lorsqu'on m'a proposé d'être co-curatrice avec Tania, je me suis dit « oh mon dieu », car c'est une artiste que j'admire beaucoup et je trouve son travail vraiment fort. Nous avons travaillé ensemble pendant un an et demi, dont un an sans nous voir.

Katie Kheriji-Watts

À cause de la pandémie ?

Bochra Triki

À cause de la pandémie, mais aussi parce que je suis à Tunis et qu'elle est basée à New York. C'était donc très difficile. Tout le processus était intéressant, à savoir « comment travailler avec des personnes que l'on n'a jamais vues auparavant ». Mais aussi parce qu'il s'agissait de Tania et moi et de nombreuses institutions : le Beursschouwburg, le Tanzquartier et L'Art Rue. Nous nous sommes parfois demandé comment nous pouvions procéder. Mais, petit à petit, nous avons finalement réussi à le faire.

Katie Kheriji-Watts

Était-ce la première fois que vous endossiez le rôle de curatrice en dehors de la Tunisie ?

Bochra Triki

Oui.

Katie Kheriji-Watts

Comment cela s'est-il passé pour vous ?

Bochra Triki

Pour moi, c'était énorme de me retrouver dans ce festival qui se déroulait dans trois endroits différents, dont deux ne m'étaient pas familiers : Bruxelles et Vienne. Je veux dire que le contexte et la scène artistique, c'est vraiment comme des perspectives très différentes, des façons très différentes d'aborder l'art. Au début, je me demandais comment être pertinente dans ces endroits si éloignés de mon contexte.

Katie Kheriji-Watts

Parce que le but du festival était de faire entendre des voix internationales, intersectionnelles, et féministes dans le domaine de l'art.

Bochra Triki

Oui. Et avec une perspective très forte sur les artistes venant de la région SWANA (Asie du Sud-Ouest et Afrique du Nord). Il vaut mieux dire cela que « région MENA », parce que la région MENA répond plus à une division politique, alors que « SWANA » est plus géographique.

Katie Kheriji-Watts

C'est bon à savoir ! Puisque nous parlons de votre travail international, vous m'avez dit que vous revenez d'Inde et que vous travailliez sur un programme d'échange avec d'autres artistes de... J'allais dire « des pays du Sud », mais ça aussi, on n'est peut-être plus censé•e le dire... comme « MENA ».

Bochra Triki

C'est vrai !

Katie Kheriji-Watts

Je veux bien savoir comment je devrais le dire ! Quoi qu'il en soit, là n'est pas la question. Le fait est que vous avez participé à un projet très intéressant, réunissant des gens du Sri Lanka, des Philippines, d'Afrique du Sud (j'en oublie sûrement) pour qu'ils échangent les un•e•s avec les autres. Pouvez-vous me parler un peu de cette expérience ?

Bochra Triki

Oui ! Je me sens très privilégiée d'en avoir fait partie. Il s'agit d'un programme de résidences qui s'est déroulé en trois étapes. Le programme s'appelle [Portals Next](#) et la première étape s'est déroulée en Suisse, à Bâle, à Kaserne, puis nous nous sommes retrouvés•es en Afrique du Sud. Cette année, la dernière étape s'est déroulée en Inde, dans une région appelée Attappadi. C'est là que Sankar [Venkateswaran], l'un des participants à cette résidence, a construit son théâtre. C'est vraiment un endroit magique parce que c'est un théâtre que lui et Satoko [Tsurudome], sa femme, ont construit ensemble. Ils ont passé dix ans à le construire et il se trouve dans une sorte de *no man's land*, dans la jungle, avec des villages autour. Nous étions là pour l'ouverture du théâtre, il y avait des spectacles et de la musique tous les soirs, et nous avons vu tous les villageois•es venir en tant que public.

Cette relation qu'ils entretiennent avec la région, vous sentez déjà qu'elle a été construite avec les gens qui vivent là. C'est vraiment un théâtre à portes ouvertes, où les gens peuvent venir et repartir à tout moment. C'est magnifique.

Katie Kheriji-Watts

Vous étiez là pour témoigner et apprendre de ce qu'ils font dans l'Inde rurale. Mais c'était aussi pour discuter de ce que peut être un espace artistique dans des endroits où l'on ne pense pas nécessairement trouver de l'art. Est-ce exact ?

Bochra Triki

Oui. La majorité des artistes et des praticien•e•s qui ont participé à la résidence disposent déjà d'espaces de résidence gérés par leurs soins. La plupart d'entre eux ont construit eux-mêmes ces espaces de résidence au Mozambique, en Afrique du Sud, aux Philippines. L'idée de ce programme est aussi de savoir que chacun•e d'entre nous existe et fait quelque chose, et d'essayer de combler le fossé qui existe entre les pays du Sud. Il est en effet plus difficile pour moi, qui viens de Tunisie, d'entrer en contact avec Matchume [Nzango], un artiste du Mozambique, que d'entrer en contact avec un•e artiste de France. Les connexions entre les artistes d'un même continent ou d'un même contexte se font parfois grâce au Nord. Mais l'idée est de savoir comment créer nos propres réalités et comment créer des portails qui s'ouvrent plus facilement entre nous. Au cours de cette résidence, j'ai eu l'impression que le monde était bien plus grand, que le monde artistique était immense, et qu'il y avait beaucoup plus à apprendre que l'on croit de pays auxquels on ne pense pas à première vue.

Katie Kheriji-Watts

L'une des choses qui me frappe le plus dans votre travail artistique, en particulier ces dernières années, c'est l'importance de la collaboration internationale. Je me demandais comment ces expériences avaient influencé votre point de vue sur les initiatives locales auxquelles vous participez.

Bochra Triki

C'est l'une des plus grandes questions que je me pose parce que j'ai eu cette phase très stimulante et excitante du fait que je participais beaucoup à cette collaboration internationale et que j'étais souvent invitée à parler dans des panels, des conférences, etc. Et en même temps, j'avais ma partie décoloniale qui se demandait « Suis-je invitée parce que j'ai l'air blanche, parce que je parle très bien le français et bien l'anglais ? Suis-je invitée parce que je suis ce qu'ils aimeraient voir chez une personne Arabe ? » Ces questions ont été très difficiles pour moi (mais pas tant que ça parce que c'est aussi un privilège et que je ne vais

pas en pleurer !). Ok, c'est un fait. J'en fais quoi ? J'essaie donc de plus en plus de choisir où je vais et dans quel contexte je me trouve. Par exemple, lorsque j'ai été invitée à l'Institut du Monde Arabe, j'ai trouvé un moyen de rappeler à tout le monde que l'homosexualité est illégale en Tunisie à cause de la colonisation française, à cause d'une loi qui a été mise en place en 1913 en Tunisie, et que nous sommes toujours confronté•e•s à cette situation, pour l'instant.

Et qu'est-ce que ça m'apporte ? Maintenant, j'ai envie de ramener en Tunisie davantage d'expériences que j'ai eu la chance de vivre à l'extérieur. C'est pourquoi j'ai lancé [le projet Mixed Signals](#). C'est aussi un moyen pour moi de proposer des résidences entre des artistes locaux•ales et internationaux•ales. Et aussi de disposer d'une plateforme qui, pour l'instant, présente des événements que j'ai mis en place et qui se sont produits deux fois dans un bar à Tunis. Ce bar a été très important quand j'étais adolescente parce que j'ai commencé à y aller très tôt. C'est là que j'ai rencontré beaucoup d'artistes et de personnes queer. J'ai donc frappé à la porte et j' ai dit que je voulais organiser une exposition et des concerts, notamment un concert punk. C'était un groupe français composé de trois femmes, âgées de quarante à cinquante ans, qui ont chanté du punk allemand, mais aussi une exposition de plusieurs artistes tunisien•ne•s dans l'espace.

Katie Kheriji-Watts

Vous souhaitez donc créer des espaces qui accueillent des œuvres d'art internationales et les mêlent à ce qui se passe ici en Tunisie ?

Bochra Triki

Oui, en fait, l'idée c'est de se dire, « ok, j'ai vécu tout ça, j'ai eu toutes ces interactions, j'ai eu la chance d'aller là-bas. Qu'est-ce que je peux en faire maintenant ? »

Katie Kheriji-Watts

Puisque vous parlez des lieux de Tunis qui vous tiennent à cœur, pourriez-vous me dire s'il y a un autre espace physique à Tunis qui, selon vous, illustre la façon dont la ville et votre relation avec elle ont radicalement changé au cours des dix dernières années.

Bochra Triki

C'est une bonne question ! Je vais citer un espace qui est malheureusement en train de disparaître. Beaucoup d'espaces ne sont que ponctuels, presque éphémères ; il est très difficile de maintenir un lieu ici. Il s'agit d'un petit cinéma de mon quartier, El Manar, où j'ai vécu avec ma famille, puis seule. Bien des années plus tard, mon cousin a repris le cinéma,

qui est donc devenu notre cinéma familial. C'était quelque chose de très important pour nous tous, cette magie de pouvoir circuler librement dans un cinéma, d'aider au café. Nous y organisions également des événements. Le lieu accueillait nos événements queer et on pouvait faire fermer les portes, bien verrouillées, quand on le demandait. Malheureusement, le cinéma a dû fermer cette année. C'était très triste pour nous parce qu'ils ont vraiment lutté pendant huit ans pour que ça marche, avec des propriétaires qui voulaient toujours augmenter le loyer, et cetera, c'était devenu trop difficile.

Katie Kheriji-Watts

Ce n'était plus financièrement viable.

Bochra Triki

Absolument pas viable financièrement ! Le cinéma a donc fermé ses portes. Nous y avons bu un dernier verre et nous avons dit « au revoir » à ce lieu.

Katie Kheriji-Watts

Ce que je comprends, c'est que beaucoup d'endroits où vous avez créé une communauté disparaissent et que vous devez recréer ces espaces pour vous-même.

Bochra Triki

Oui, je pense que nous sommes habitués à ne pas nous attacher aux espaces parce qu'il est très difficile de posséder son propre lieu ici. Nous avons l'habitude de voir des lieux s'ouvrir, comme des sortes de magasins pop-up. Mais cela crée aussi un certain détachement par rapport à l'espace. C'est toujours quelque chose de ponctuel. C'est difficile d'avoir une vision à long terme, car on ne sait jamais combien de temps on restera ici, ni combien de temps cet espace continuera à fonctionner de cette manière, ni combien de temps le ou la propriétaire sera d'accord avec ce que l'on fait.

Katie Kheriji-Watts

En parlant de ce rapport au temps, vous avez écrit sur Instagram l'année dernière que vous n'avez « jamais eu de vision de l'avenir. Cette absence est une partie inhérente de la relation des personnes queer avec le temps. »¹ Si c'est vrai pour vous, qu'est-ce qui vous donne de l'espoir ?

¹ Ce texte sur le temps queer a été écrit pour une exposition de l'artiste tunisienne Ghad Al Majid.

Bochra Triki

J'ai toujours de l'espoir ! C'est quelque chose qui fait pleinement partie de moi. L'espoir n'est pas nécessairement lié au temps ou à l'avenir. Je sais qu'il y a encore beaucoup de surprises à venir et que beaucoup de choses peuvent arriver. Donc, non, je pense que l'espoir est là et qu'il restera toujours là, sinon je ne peux pas fonctionner ! Et aujourd'hui, je vois aussi de beaux mouvements émanant de jeunes artistes, de jeunes activistes. En fait, je vois déjà les surprises que j'attendais parce qu'ils repoussent les limites et les frontières comme jamais nous aurions pu le faire. Ils sont très visibles en tant qu'homosexuel•le•s, ils perturbent l'espace public par leur simple présence. Ce mouvement peut vraiment créer quelque chose de nouveau et offrir un nouveau souffle, ici, en Tunisie.

Katie Kheriji-Watts

Nous avons commencé par le thème du désir. J'aimerais donc savoir ce que vous, Bochra, désirez pour Tunis et sa relation avec le monde de l'art au niveau international.

Bochra Triki

L'un de mes souhaits serait que les artistes tunisien•ne•s aient davantage confiance dans le pouvoir unique, important et puissant de leur travail. Il est unique en raison de l'histoire que nous partageons, une histoire très riche. Ce qui s'est passé au cours de ces dix années et ce qui se passe encore est très intense. En même temps, mon souhait le plus cher serait que les artistes tunisien•ne•s aient les mêmes possibilités de voyager à l'étranger. C'est très frustrant de voir tant de potentiel coincé dans une zone géographique, sans aucune possibilité de se connecter en dehors de cet espace. C'est important de sortir de là où l'on vient.

Katie Kheriji-Watts

Quels sont les principaux obstacles qui empêchent les artistes tunisien•ne•s de partir à l'étranger ?

Bochra Triki

Le plus grand obstacle est le visa, car il est de plus en plus difficile à obtenir. C'est presque impossible si vous n'avez pas de statut, artistique ou autre. Si vous êtes un•e artiste qui ne suit pas la voie institutionnelle, obtenir la carte artistique qui vous permettra de demander un visa sera particulièrement compliqué. Donc, oui, pour moi, c'est surtout ça, les frontières.

Katie Kheriji-Watts

Puisque vous parlez de frontières : quelle est la frontière que vous avez vu bouger, en mieux, au cours de votre vie ?

Bochra Triki

Peut-être la puissance avec laquelle les personnes queer repoussent les frontières des rôles sociaux ou des devoirs sociaux ici. Je pense à ces voies sociales que nous avons réussi à brouiller légèrement, à rendre un peu moins droites, un peu plus queer. C'est sûrement quelque chose qui devra être poussé davantage parce que c'est toujours illégal, la scène sociale est toujours mauvaise. Les gens se battent encore avec leur famille ou doivent vivre des mariages forcés et tout ça. Ce système est donc fermé sur lui-même, mais en dehors, il y a tant de bulles de liberté, si inattendues...

Katie Kheriji-Watts

Pour vous, la pratique queer consiste donc à prendre un chemin droit et à le rendre un peu plus large et plus flou ?

Bochra Triki

Oui ! Pour moi, le queer n'est pas seulement lié à la sexualité ou au genre. C'est aussi une façon d'être et de remettre en question les normes au sens large. Pour moi, être queer, c'est ouvrir plein de possibilités et de récits alternatifs au lieu d'être coincé•e, chacun•e, dans une seule façon de vivre.

Katie Kheriji-Watts

Merci beaucoup pour ce travail d'ouverture, ces frontières brouillées, et ces concerts punk ! C'est un vrai plaisir d'être ici avec vous en Tunisie. Merci pour votre travail, pour votre voix, et pour vos actions. Ce fut un honneur de vous parler.

Bochra Triki

Je vous remercie. Merci beaucoup.

Cet épisode a été commandé par [On the Move](#), produit avec le soutien du ministère français de la Culture, et monté par [Émilie Wadelle](#).

[Amandine Jean](#) a traduit cette conversation de l'anglais vers le français.

Vous pouvez trouver Points of Entry en ligne sur les sites pointsofentry.com et [instagram.com/pointsofentry](https://www.instagram.com/pointsofentry).

commandé par

**ON
THE
MOVE**

produit avec le soutien du

